

Vasari (3,17):

"La première fois que j'entrepris d'écrire ces Vies, mon intention n'était pas de faire l'inventaire des artistes avec le catalogue de leurs œuvres. Retrouver le nombre, le nom, la patrie des artistes, dire en quelle ville et en quel endroit précis se trouvent à présent peintures, sculptures et monuments ne me paraissait pas une fin suffisante pour justifier mes peines, longues et fastidieuses certes, mais dont j'ai tiré un certain plaisir. Un simple tableau aurait suffi sans aucune intervention critique de ma part.

J'ai observé que les historiens, - tout au moins ceux qui, d'un avis unanime, ont la réputation de posséder un excellent jugement, - ne se sont pas contentés de rapporter simplement une suite d'événements. Avec le maximum de soin et de curiosité, ils ont recherché les méthodes, les moyens, les voies suivis par les hommes de valeur pour mener à bien leurs entreprises. Ils se sont ingéniés à percevoir erreurs, réussites et remèdes, ainsi que les solutions prudentes parfois adoptées dans la direction des entreprises, toutes les manières en somme dont celles-ci ont été conduites avec discernement ou négligence, prudence, piété, générosité. Ils sont parmi ceux qui ont compris que l'histoire est vraiment le miroir de la vie humaine; que son but n'est pas de raconter sèchement le sort d'un prince ou d'une république, mais de rapporter les opinions, les conseils, les décisions, les manigances des hommes, qui ont entraîné leurs actions, heureuses ou malheureuses. C'est vraiment cela l'âme de l'histoire, le véritable apprentissage de la vie, l'enseignement de la prudence. Avec le plaisir de voir revivre le passé, c'est le vrai but de l'histoire.

Lorsque j'entrepris d'écrire la vie des grands artistes, lorsque je rassemblai toutes mes forces pour apporter aux arts mon aide et mon hommage, je me suis inspiré, autant que je l'ai pu, de ces auteurs éminents, et j'ai employé leurs méthodes. Je ne me suis pas borné à dire ce qui a été fait; j'ai opéré un choix, et je l'ai expliqué, entre ce qui était bon, ce qui était mieux et ce qui était parfait. J'ai signalé soigneusement les techniques, les aspects, les styles, les particularités, les fantaisies des peintres et des sculpteurs. J'ai cherché aussi de mon mieux à révéler à ceux qui n'y parvenaient pas tout seuls les causes et les origines des différents styles, et la courbe ascendante ou descendante suivie par les arts en des époques et des personnages différents.

Au début de ces Vies, j'ai parlé de la noblesse des arts dans l'Antiquité, dans la mesure où le sujet l'exigeait. J'ai laissé de côté bien des matériaux dont j'aurais pu me servir, de Pline et autres auteurs, si je n'avais voulu - peut-être contre une opinion courante - laisser chacun libre de voir directement en leurs sources les imaginations d'autrui. Il convient, me semble-t-il, de faire maintenant ce que, redoutant l'ennui et fuyant les longueurs, ennemies mortelles de l'attention, il ne me fut pas permis de faire alors: je désire expliciter ma pensée et mes intentions et montrer pourquoi j'ai divisé cette œuvre en trois parties.

La grandeur de l'art se manifeste en chaque artiste de façon bien différente: dans l'extrême soin de l'un, dans le zèle de l'autre, chez celui-ci dans l'exactitude de l'imitation, chez celui-là par la connaissance des sciences qui, toutes, servent à étayer les arts. Tous ces éléments, ou certains seulement, peuvent se retrouver chez un même artiste. C'est pour cela que j'ai beaucoup parlé, dans la vie de chacun, de sa technique, de son art, de son style, des raisons de sa réussite honorable, brillante ou exceptionnelle.

Maintenant je voudrais parler de manière plus générale, plutôt des caractéristiques des différentes époques que de personnages distincts. Je ne veux pas me perdre dans les détails et je ferai trois parties, appelons-les plutôt périodes, depuis la renaissance des arts jusqu'à notre siècle; chacune d'elles se distingue des autres par des différences manifestes.

Dans la première et la plus éloignée, nous avons vu en effet que les trois arts étaient loin d'être parfaits; bien qu'on y trouvât de bons éléments, ils présentaient tant d'insuffisances qu'ils ne méritaient certes pas de trop grands éloges. Toutefois ils ont fourni un point de départ, ouvert la voie, apporté une technique aux artistes bien supérieurs qui allaient suivre. Ne serait-ce que pour cela, il est impossible de ne pas en dire du bien et leur attribuer quelque gloire, même si les œuvres elles-mêmes, jugées dans les strictes règles de l'art, ne le méritent pas.

Dans la deuxième partie, manifestes sont les progrès dans l'invention, le dessin, le style plus soigné, le soin plus approfondi. La rouille de la vieillesse, la maladresse, les disproportions dues à la grossièreté de l'époque précédente ont disparu.

Mais qui oserait affirmer qu'en cette période il s'en soit trouvé un seul, parfait en tout, qui ait atteint notre niveau actuel. d'invention, de dessin et de coloris? qui ait respecté la règle selon laquelle une couleur plus sombre permet d'estomper doucement les personnages, la lumière persistant seulement sur les parties en relief? qui, dans un marbre, ait obtenu les creux et certains extraordinaires détails de finition, aussi bien qu'on le fait aujourd'hui?

La troisième période mérite toute notre admiration. On peut dire avec certitude que l'art est allé aussi loin dans l'imitation de la nature qu'il est possible d'aller; il s'est élevé si haut qu'il est à craindre de le voir s'abaisser plutôt qu'à espérer désormais le voir s'élever encore. J'ai personnellement beaucoup réfléchi à tout cela et je pense que ces arts, dans leur nature, ont une propriété particulière: avoir d'humbles débuts, aller petit à petit en s'améliorant et finalement parvenir au comble de la perfection. Ce qui me pousse à le croire, c'est de voir ce même processus se dérouler dans d'autres disciplines. Un certain degré de parenté entre tous les arts libéraux est un argument de poids qui prouve que je suis dans le vrai!. La peinture comme la sculpture, en d'autres temps, eurent un sort si semblable qu'elles auraient pu échanger réciproquement leur nom sans modifier leur histoire.

On voit (si l'on en croit ceux qui vécurent alors et purent voir et juger les travaux des artistes antiques) que les statues de 'Canachos étaient très grossières, sans vie et sans mouvement, fort éloignées donc du réel. On peut en dire autant de celles de Calamis, bien qu'elles fussent un peu plus affinées. Ensuite vint Myron, qui n'imita pas scrupuleusement la nature, mais qui donna à ses œuvres de si justes proportions et tant de grâce qu'on peut à juste raison les qualifier de belles.

Au troisième stade arriva Polyclète et les sculpteurs les plus célèbres qui, on le dit et c'est vrai, atteignirent l'entière perfection. Une progression identique se réalisa sans doute pour la peinture; cela a été dit et est très vraisemblable. Dans les œuvres de ceux qui n'employèrent qu'une seule couleur et, pour cela, furent appelés monochromes, la perfection est loin d'être atteinte. Plus tard, dans les œuvres de Zeuxis, Polygnote, Timanthe et autres qui en employèrent quatre, on loue le trait, les contours, les silhouettes, mais, sans aucun doute, ce n'était, pas totalement satisfaisant⁶. Mais ensuite, avec Erion, Nicomaque, Protogènes et Apelle, tout fut perfection et beauté et il est impossible d'imaginer mieux. Ils ont su peindre à la perfection, non seulement le corps et ses attitudes, mais aussi les sentiments et les passions de l'âme.

Mais abandonnons ces artistes lointains puisque, avec eux, il faut toujours s'en référer à autrui dont le jugement et, ce qui est plus grave, la chronologie sont souvent erronés (encore que j'aie toujours suivi les meilleurs auteurs). Venons-en à notre époque, notre œil est bien meilleur guide et juge que notre oreille. Commençons par l'architecture. Ne voit-on pas clairement les progrès acquis depuis le Grec Buschetto jusqu'à l'Allemand Arnolfo et jusqu'à Giotto ? Regardez les ouvrages qui existaient à cette époque, les piliers, les colonnes, les bases, les chapiteaux et toutes ces corniches mal charpentées. Vous en voyez à Florence, à Sainte-Marie-de-la-Fleur, et dans les incrustations extérieures à Saint-Jean, à San Miniato al Monte, à l'évêché de Fiesole, à la cathédrale de Milan, à Saint-Vital de Ravenne, à Sainte-Marie-Majeure à Rome, et à l'ancienne cathédrale hors les murs d' Arezzo. Si l'on excepte ce qui reste des fragments antiques, il n'y a rien là qui soit d'une belle ordonnance ou de bonne facture. Les auteurs de ces œuvres, cependant, améliorèrent beaucoup l'architecture et firent un grand nombre de nouvelles acquisitions. Ils obtinrent de meilleures proportions, leurs constructions sont équilibrées et solides et, de plus, décorées par endroits. Certes, les ornements sont hétéroclites et assez médiocres : en d'autres termes, leur fonction décorative est limitée. Pour les colonnes, ils n'observèrent ni les mesures ni les proportions réclamées par l'art, ils ne firent pas de distinction entre les ordres dorique, corinthien, ionique ou toscan, mais ils mélangèrent tout, suivant leurs règles qui n'en étaient pas; ils les firent très massives ou toutes fines, comme cela les arrangeait le mieux. Leurs créations sont issues par moitié de leur cerveau, par moitié des antiques qu'ils avaient sous les yeux. Ils faisaient des plans mi-bons, mi-fantaisistes; une fois les murs élevés, cela donnait tout autre chose. »

Vasari (10, 273):

« A cette époque-là, souvent le soir, après ma journée de travail, j'allais assister au repas de l'illustre cardinal Farnèse chez qui se rassemblaient toujours nombre d'érudits et d'esprits éminents comme Molza, Annibal Caro, messire Gandolfo, messire Claudio Tolomei, messire Romolo Amaseo, Monseigneur Giovio, qui composaient la cour du cardinal et l'entretenaient de leurs brillants propos. Un soir, on en vint à parler du musée de Giovio et des portraits d'hommes célèbres qui y sont accrochés, bien classés et accompagnés de belles légendes. Passant d'un sujet à l'autre, comme cela se produit dans une conversation, Monseigneur Giovio dit avoir toujours eu grande envie d'ajouter à son musée et à son livre des Eloges un traité où l'on parlerait des hommes qui se sont illustrés dans l'art du dessin depuis Cimabue jusqu'à nos jours. Au fur et à mesure qu'il développait son sujet, Giovio montra d'incontestables connaissances et un jugement sûr dans le domaine de l'art, mais il est également vrai qu'il se contentait de faire un ramassis de tout sans prendre garde aux détails. Souvent en bavardant sur ces artistes, il confondait les prénoms, les surnoms, les lieux d'origine et les ouvrages, ou bien il ne rapportait pas de faits précis, mais très approximatifs. Son intervention terminée, le cardinal se tourna vers moi et me dit: « Qu'en dites-vous, Giorgio, ne serait-ce pas là un bel ouvrage et un bon travail? » « Certainement, illustre Seigneur, répondis-je, à condition que Giovio soit aidé par un spécialiste de l'art pour remettre les choses à leur place et les relater exactement. Je dis cela car, même si ce qu'il a dit est remarquable, il a confondu beaucoup de choses. » Le cardinal, prié par Giovio, Caro, Tolomei et les autres, ajouta: « Peut-être pourriez-vous lui procurer vous-même un résumé et des informations classées par ordre chronologique sur tous les artistes en question et sur leurs œuvres. Ainsi, grâce à vous, les arts que vous cultivez gagneront-ils encore cet avantage. » Bien que me rendant compte que c'était au-dessus de mes forces, je promis de m'en occuper volontiers de mon mieux. Je commençai à fouiller dans mes souvenirs et à rassembler tout ce que j'avais écrit sur ce sujet dès ma prime jeunesse, autant par plaisir que pour le culte que je vouais à la mémoire de nos artistes qui me rendait précieuse toute information les concernant. Je réunis tout ce qui me semblait concerner ce sujet, je le portai à Giovio qui, après avoir beaucoup loué mon travail, me dit:

(suite)

'Mon cher Giorgio, je veux que ce soit vous qui vous chargiez de rédiger cet ouvrage car, d'après ce que je vois, vous saurez parfaitement vous en tirer. Je n'ai guère le désir de le faire moi-même car je ne sais pas la façon de procéder et j'ignore beaucoup de détails que vous connaissez; quoique je fasse, je ferai tout au plus un petit traité semblable à celui de Plin. Faites ce que je vous dis, Vasari, car d'après votre essai, je vois que vous réussirez parfaitement.' Comme il avait l'impression que je n'étais guère décidé, il demanda à Caro, à Molza, à Tolomei et à d'autres de mes amis les plus chers d'intervenir auprès de moi. Ayant fini par m'y résoudre, j'y mis la main avec l'intention, une fois le travail fini, de le confier à l'un d'entre eux qui le reverrait, le corrigerait et le publierait sous un autre nom que le mien. »

Vasari (1, 47):

« Mes chers et excellents artistes, j'ai toujours tiré un si -grand plaisir en même temps qu'honneur et profit de la pratique de notre art si noble que je n'ai pas seulement souhaité avec ardeur l'exalter, le célébrer et de toutes les façons possibles le mettre à l'honneur; j'ai eu aussi un grand attachement pour tous ceux qui y trouvent la même satisfaction et ont su le pratiquer avec plus de bonheur peut-être que moi. J'estime que cette disposition et la sincérité de cet attachement m'ont apporté jusqu'ici les fruits qu'elles méritent, car vous m'avez tous toujours porté amour et honneur, dans un rapport que j'ose dire intime et fraternel entre nous, où nous nous montrons réciproquement nos productions, en échangeant selon l'occasion conseils et aides réciproques.

Cette affection et plus encore l'excellence de vos talents, ainsi que cette disposition si puissante chez moi par nature et par choix, m'ont toujours fait un devoir de vous plaire et de vous servir, de toutes les manières et par tous les moyens qui m'ont semblé utiles, à agrémenter ou faciliter votre travail.

Je publiai donc en 1550 les « Vies » des meilleurs et des plus illustres des nôtres, à la suite de circonstances que j'ai rapportées ailleurs et aussi - pour être exact - par indignation de voir que tant de mérite avait été si longtemps et reste encore enseveli. Ce travail ne semble pas avoir été fait en vain; il a été si bien accueilli que, outre ce qu'on m'en a dit ou écrit de divers côtés, on ne trouve plus chez les libraires un seul exemplaire de l'important tirage qui fut imprimé. J'entendais chaque jour les demandes des amis, je connaissais les souhaits tacites de beaucoup. Bien qu'engagé dans des ouvrages de grande importance, je me suis donc remis à ce travail dans le dessein d'abord d'ajouter les vies de ceux dont la disparition me fournissait l'occasion d'une biographie complète, et ensuite de corriger ce qui, dans la première édition, se révélait imparfait.

Car j'ai eu le temps de mieux comprendre certains ouvrages et d'en revoir beaucoup, grâce à l'encouragement de ces Illustres Seigneurs, auxquels je suis attaché, qui abritent et protègent le mérite, et grâce à la facilité qu'ils m'ont accordée d'explorer de nouveau toute l'Italie, de voir et de comprendre bien des données dont je n'avais pas été informé. J'ai donc pu corriger, et ajouter, si bien que beaucoup de « Vies » ont été pratiquement refaites; quelques -unes qui manquaient, pour les maîtres d'autrefois, ont été ajoutées.

Afin de mieux raviver le souvenir de ceux que j'honore tant, je n'ai épargné aucun effort, peine ni dépense pour retrouver et placer en tête de leur vie leur portrait. Pour satisfaire des amis non praticiens mais très attachés à l'art, j'ai résumé l'essentiel de l'activité des vivants dont le nom mérite d'être cité; la réserve à laquelle je m'étais tenu n'est pas justifiée, à tout prendre, puisque rien ne se propose ici que d'élevé et de digne d'éloge. Ce sera peut-être là un aiguillon pour chacun à travailler au mieux et à progresser, de sorte que l'historien à qui reviendra la suite de cette tâche pourra l'accomplir avec plus d'élévation, car il aura à présenter les œuvres de plus en plus singulières et parfaites que le monde verra sortir de vos mains, suscitées par le désir d'immortalité et réalisées par l'ardeur de merveilleux talents. Les jeunes qui suivront, stimulés par la gloire - l'intérêt est moins puissant - pourront être incités par l'exemple à la conquête de la perfection.

Pour que cet ouvrage soit complet et n'ait besoin d'aucun complément extérieur, j'y ai ajouté l'essentiel des œuvres des artistes antiques célèbres grecs ou autres, dont Plin et les auteurs nous ont conservé le souvenir. Sans leur Phillie, elles auraient comme tant d'autres sombré dans l'éternel oubli. Cette réflexion pourra stimuler l'esprit au travail de qualité; devant la noblesse et la grandeur de notre art, devant l'estime et les récompenses que lui ont accordées les plus nobles génies et les plus puissants princes, nous brûlerons de couvrir le monde d'œuvres nombreuses et d'une rare excellence. Que celui-ci, embelli par nos soins, nous tienne au même degré d'estime que ces fameux et merveilleux esprits.

Accueillez donc avec gratitude ce travail que j'ai mené avec amour à bonne fin pour la gloire de l'art et l'honneur des artistes. Voyez-y un signe, un gage certain que mon cœur ne désire rien que votre grandeur et votre gloire. Ayant été admis dans votre compagnie - j'en suis profondément reconnaissant et heureux -, il me semblera toujours que d'une certaine manière j'y participe. »

Vasari (1,63):

« Je commencerai donc par l'art le plus universel, le plus nécessaire et le plus utile aux hommes, l'architecture, que les deux autres sont faits pour servir et orner; je décrirai brièvement les différentes variétés de pierres, les manières de bâtir, les proportions à respecter et le moyen de reconnaître les constructions bonnes et bien conçues. Puis je passerai à la sculpture, montrant la fabrication des statues, la forme et les proportions souhaitables, le moyen de reconnaître les bonnes sculptures, avec l'exposé de toutes les techniques les plus spéciales et les plus nécessaires. Enfin, abordant la peinture, je parlerai du dessin, du coloris, de la parfaite exécution, de la qualité de la peinture même et de tout ce qui s'y rattache: mosaïques de tout genre, nielle, émaux, damasquinure, et enfin des estampes. Ce faisant, je veux croire que mes travaux seront agréables aux profanes et à la fois agréables et profitables à ceux du métier. Ils retrouveront dans l'introduction les exposés techniques et dans les « Vies » des informations sur l'emplacement des œuvres et le moyen de reconnaître leurs défauts et leurs qualités, de distinguer les styles; ils pourront aussi découvrir comment louanges et honneurs vont à qui sait unir le talent dans l'exercice d'aussi nobles arts et la dignité d'une vie honnête; ces éloges leur donneront l'ardeur de s'élever à leur tour à la véritable gloire.

(suite) Et l'on ne tirera pas peu de fruit de l'histoire, guide et maîtresse véritable de nos actions, devant l'infinie diversité des événements malheureux qui par leur propre faute, ou par celle du hasard, surviennent aux artistes. Il me resterait à m'excuser d'avoir parfois usé de termes éloignés du pur toscan: mais je n'en veux point parler, car j'ai toujours choisi d'employer les termes et vocables spécifiques et techniques, sacrifiant l'élégance et la recherche de ceux qui sont propres aux écrivains. Qu'il me soit donc permis d'user de ma langue personnelle et de la terminologie de nos artistes. Qu'on admette le bien-fondé de mon dessein, qui n'est pas d'enseigner aux autres - ignorant que je suis -, mais de conserver du moins le souvenir des maîtres illustres; depuis des dizaines d'années, je ne connais personne qui en ait enregistré quelque souvenir. Le but de mes peines a été, en ébauchant une histoire de leurs faits émérites, de m'acquitter de l'obligation que j'ai envers leurs œuvres qui m'ont enseigné tout ce que je sais; je ne me suis pas prélassé dans l'inactivité en censurant les œuvres des autres, accusant et critiquant, comme d'aucuns savent le faire. Mais voici le moment d'en venir à notre propos. »

Vasari (3,22):

"Chez le Siennois Simone, la composition des scènes est bien agencée; Stefano le Singe et son fils Tommaso améliorèrent beaucoup la qualité du dessin, perfectionnèrent les découvertes de la perspective, les nuances et le fondu des couleurs, tout en respectant le style de Giotto. Spinello Aretino, son fils Parri, Jacopo di Casentino, Antonio Veneziano, Lippo, Gherardo Starnina et les autres peintres qui travaillèrent après Giotto imitèrent son expressivité, son trait, ses couleurs, son style en les améliorant quelque peu, mais sans chercher un autre but. Considérez mes arguments: vous verrez que, jusqu'ici, ces trois arts ont été - disons - ébauchés, et qu'ils n'ont pas encore rejoint le degré de perfection qu'ils pouvaient atteindre. Si les progrès s'étaient arrêtés là, ils n'auraient pas été très efficaces, on en tiendrait à peine compte. Je ne voudrais pas que l'on me prenne pour un fruste et piètre juge; je n'ignore pas que les œuvres de Giotto, Andrea Pisano, Nino et tous ceux groupés dans la première partie pour la similitude de leur style, comparées à celles de leurs successeurs, ne méritent pas d'éloge enthousiaste ni même modéré; quand je les ai louées, je m'en rendais parfaitement compte. Mais, si l'on considère le niveau de cette époque, la pénurie d'artistes, la difficulté de trouver de bons aides, on les trouvera non pas belles, comme je l'ai dit, mais miraculeuses, et on prendra un plaisir infini à contempler les tout débuts et les premières étincelles du talent qui commençait à renaître dans les peintures et les sculptures."

Vitruve :

« Mais cette belle nature, dans laquelle les anciens allaient prendre leurs modèles, nos goûts dépravés la repoussent aujourd'hui. On ne voit plus sur les murs que des monstres, au lieu de ces représentations vraies, naturelles ; en place de colonnes, on met des roseaux ; les frontons sont remplacés par des espèces de harpons et des coquilles striées, avec des feuilles frisées et de légères volutes. On fait des candélabres soutenant de petits édifices, du haut desquels s'élèvent, comme y ayant pris racine, quantité de jeunes tiges ornées de volutes, et portant sans raison de petites figures assises ; on voit encore des tiges terminées par des fleurs d'où sortent des demi-figures, les unes avec des visages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux.

Or, ce sont là des choses qui ne sont pas, qui ne peuvent être, qui n'ont jamais été. Cependant, ces nouvelles fantaisies ont tellement prévalu que, faute d'un homme qui soit en état de les apprécier, les arts dépérissent journellement. Quelle apparence, en effet, que des roseaux soutiennent un toit, qu'un candélabre porte des édifices, que les ornements de leur faite, c'est-à-dire des tiges si faibles et si flexibles, portent des figures assises, ou que des racines et des tiges produisent des fleurs et des demi-figures ? A la vue de ces faussetés, il ne s'élève pas un mot de blâme ; on s'en amuse, au contraire, sans prendre garde si ce sont des choses qui soient possibles ou non. Les esprits obscurcis par la faiblesse de leur jugement, ne sont point en état d'apprécier le mérite, la beauté d'un ouvrage. Une peinture n'est pas digne d'approbation, si elle ne représente point la vérité. Il ne suffit pas qu'un sujet soit peint avec tout le prestige de l'art, pour qu'on doive immédiatement le juger avec avantage ; encore faut-il que le dessin n'offre dans aucune de ses parties rien qui blesse la raison. »

Vasari :

« Il y a un autre style appelé gothique, dont les éléments décoratifs et les proportions sont très différents des antiques et des modernes. Les bons architectes d'aujourd'hui ne l'emploient pas, ils le fuient comme monstrueux et barbare. Chacun de ses éléments étant dépourvu de toute règle, on peut parler de confusion et de désordre ; ces constructions sont si nombreuses qu'elles ont infecté le monde. Les portes sont ornées de colonnes fines et torses comme des ceps de vignes, incapables de soutenir un poids si léger soit-il . Sur les façades et les parties décorées, de maudites petites niches s'empilent les unes sur les autres, avec tant de pyramides, de pinacles, de feuilles qu'il semble impossible que cet assemblage arrive à tenir debout et à garder son équilibre. Tout cela semble être en papier plutôt qu'en pierre ou en marbre. Il y a tant de saillies, de ruptures, de consolettes, de vrilles que tout semble disproportionné. Souvent, à force d'empiler motif sur motif, le sommet d'une porte va jusqu'à toucher le toit.

Ce style fut créé par les Goths. Après avoir ravagé les constructions antiques et tué les architectes dans les guerres, ils élevèrent avec les survivants des édifices de ce style : ils lancèrent des voûtes sur des arcs brisés et couvrirent de ces maudites constructions toute l'Italie, qui, lasse d'en voir, a fini par se débarrasser complètement de ce style. Que Dieu préserve tout pays de cette conception et cette manière de bâtir ! Leur difformité en regard de la beauté de nos monuments fait que ces ouvrages ne méritent pas qu'on en parle plus longtemps. Passons donc aux voûtes. »

Vasari, vie de Michel Ange:

« De grands esprits dotés de savoir-faire devaient aux lumières apportées par Giotto et ses successeurs de pouvoir démontrer leur talent, à proposition des dons que leur consentaient la faveur des astres et l'équilibre de leur tempérament. Ils aspiraient à une qualité artistique qui assimilât la grandeur de la nature pour atteindre le plus possible au savoir supérieur de l'intelligence. Tous s'y employaient mais en vain. Dans son infinie bonté, le maître du ciel tourna des regards cléments sur la terre et devant le spectacle de ces innombrables efforts inutiles, de ces études pleines d'ardeur et sans résultat, de cette présomption humaine aussi éloignée du vrai que les ténèbres de la lumière, et pour nous tirer de toutes ces erreurs, il se résolut à envoyer sur terre, un esprit également apte à tous les arts et à toutes les disciplines, démontrant à lui seul où est la perfection de l'art du dessin pour les lignes, les contours, les ombres et les lumières, l'effet du relief en peinture, les opérations judicieuses en sculpture et la production en architecture de demeures commodes et solides, hygiéniques, plaisantes, de belles proportions et enrichies de toutes sortes d'ornements. Il décida en outre d'y adjoindre la vraie doctrine morale, agrémentée de la douceur de la poésie, pour que le monde en fît dans son admiration un miroir exceptionnel de la vie, des œuvres, des mœurs pieuses et de toutes les activités, pour que nous désignions en lui un objet du ciel plutôt que de la terre. Comme il voyait que dans ces exercices et ces arts si étonnants : peinture, sculpture, architecture, les talents ont toujours été en Toscane d'une grandeur tout à fait insigne, en se soumettant aux travaux et aux exercices techniques plus que quiconque en Italie, il tint à lui donner pour patrie Florence, comme la plus digne des cités, pour mettre le comble à la perfection de tous ces mérites, à travers un de ses citoyens. »